

L'Assise de la Nouvelle-Orléans
JOURNAL QUOTIDIEN
NEW ORLEANS PUBLISHING CO. Inc.
PUBLISHERS
Col. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRESIDENT ET EDITEUR
H. BEQUE, JR.
GERANT.
Phone Main 3487
Bureaux: 520 rue Conti, entre Dé-
caur et Chavres.
 Catered as second-class mail matter, at the Postoffice at New Orleans, La., under Act of March 3, 1879.

Pris de l'abonnement
EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis	7.00
6 mois	3.50
3 mois	1.80
1 an	7.00
Pour l'Étranger	12.00
6 mois	6.00
3 mois	3.00
1 an	12.00

EDITION SEMAIDAIRE

Pour les Etats-Unis	0.20
6 mois	1.00
3 mois	0.50
1 an	2.00
Pour l'Étranger	0.40
6 mois	2.00
3 mois	1.00
1 an	4.00

EDITION DU DIMANCHE

Pour les Etats-Unis	0.20
6 mois	1.00
3 mois	0.50
1 an	2.00
Pour l'Étranger	0.40
6 mois	2.00
3 mois	1.00
1 an	4.00

Les abonnements sont invariablyment payables d'avance.

Bureau de l'Etat Civil
Naisances.
 Mme E. C. Duret, 1542 Nord Broad, un garçon.
 Mme Frank J. Ernst, 3225 St. Thomas, un garçon.
 Mme Chas. Giblin, 1915 Port, une fille.
 Mme Wm. Gatman, 2040 Joséphine, un garçon.
 Mme Frank Hoolahan, 934 Terpsichore, un garçon.
 Mme John Jung, 2819 St. Pierre, un garçon.
 Mme Honoré Louis, 4617 Saratoga, une fille.
 Mme Thomas Larkin, 721 Septième, un garçon.
 Mrs. Jos. V. Monier, 437 avenue Pacific, un garçon.
 Mme Chas. Merritt, 520 Tricou, un garçon.
 Mrs. Ed. J. Medley, 1470 Nord Roman, une fille.
 Mme F. J. L. Sopera, 1913 Hôpital, un garçon.
 Mme Jos. Tobin, 1226 Art, un garçon.
 Mme Luke Zar, 1126 St. Philippi, un garçon.
Mariages.
 Frank Cortese et Mlle Olivia Wilson
 John E. Brooks et Mlle Martha Brient.
 J. L. Douvau et Mlle Henriette Marie Russo.
 J. E. Bohean et Mlle F. O'Connor.
Décès.
 Lester L. Waldmann, 12 ans, Hôtel Dieu.
 Mme D. Cartas, 62 ans, 1304 rue Hôpital.

Commulation de sentence.
 La sentence de mort prononcée contre Herman D. Paillet, pour avoir tué son père, Nathan S. Paillet, a été commuée au pénitencier à perpétuité, hier, par le bureau des pardons.
L'air marin endommagé.
 Ivy Lawson, 37 ans, commis aux vivres, d'un vapeur dans notre port, en se penchant au dehors d'une fenêtre au deuxième étage de la pension sise au No. 1061, rue Magazine, hier matin, vers 2 heures, perdit l'équilibre et tomba d'une hauteur de 20 pieds. Dans sa chute Lawson se fractura la jambe gauche, et reçut des lésions internes. Il fut transporté dans un état désespéré à l'Hôpital de la Charité.

Départ du maire Behrman.
 Le maire Behrman a quitté la Nouvelle-Orléans, à destination de Biloxi, avec Mme Behrman et sa fille, et a célébré hier, le cinquante-deuxième anniversaire de sa naissance, à la résidence de Mme A. E. Hotard, au Parc Hearse, près de Biloxi.

Enfant grièvement blessé.
 A dix heures hier matin, un tramway de la ligne Broad, renversait et blessait grièvement, un enfant de couleur nommé Edward Patton, 4 ans, au coin St. Pierre et Liberté. L'enfant a eu la jambe gauche mutilée. Il est soigné à l'hôpital.

Demande de protection policière.
 Amado Botana, qui a quitté hier la Nouvelle-Orléans, à destination de la Havane, avait demandé à la police de le protéger jusqu'à son départ. Botana déclara au surintendant Reynolds, avoir été suivi depuis El Paso, Texas, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, par des suspects employés pour l'assassiner.

Rixe et blessures.
 Au cours d'une difficulté, à 4 heures hier matin, à la salle de billard Lyric, 1001, rue Iberville, Louis Fress, 4018, même rue, broyait la mâchoire de John Phillips, d'un coup de queue de billard. Ce dernier est soigné à l'hôpital.

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans sur le front de Verdun.
 Un des sympathiques navigateurs français, pour qui les eaux du Mississippi n'ont plus de secrets, M. Julien Damas, de Bordeaux, actuellement transformé en poilu sur le front de Verdun, nous fait connaître la satisfaction éprouvée par sa compagnie, à la lecture de notre vieille Abéille. Il se fait l'interprète de ses frères d'armes, pour transmettre à l'Abéille de la Nouvelle-Orléans le témoignage de vive sympathie que professent pour elle les poilus de Verdun.

Le Temps
BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL.
 Observation prise samedi à 3 heures du soir. DIMANCHE, 15 octobre, 1916.
 Prédiction pour la Nouvelle-Orléans et les environs — Temps couvert, vents du nord-est.
 Pour la Louisiane — Temps clair; couvert dimanche et lundi.
TEMPERATURE.
 La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe de bureau météorologique des Etats-Unis, sur le toit de la nouvelle bâtisse de la Poste, était comme suit:
 Heure — Température
 7 a. m. — 73
 8 a. m. — 77
 9 a. m. — 77
 10 a. m. — 81
 11 a. m. — 81
 12 m. — 81
 1 p. m. — 81
 2 p. m. — 81
 3 p. m. — 81
 4 p. m. — 81
 5 p. m. — 81
 6 p. m. — 81
 7 p. m. — 81
 8 p. m. — 81
 9 p. m. — 81
 10 p. m. — 81
 11 p. m. — 81
 12 m. — 81

Serie de vols et de cambriolages.
 Des cambrioleurs se sont introduits chez Mme Bernie Gottlieb, 1803 rue Berlin, et ont volé divers bijoux de grande valeur, ainsi que \$12 en numéraire. Les soupçons se portent sur une femme de couleur nommée Bina Mansfield, qui résidait 2515 rue Delachaise et qui a disparu de son domicile.
 Des voleurs se sont introduits dans le Capital Camp Club à Milneburg, propriété de M. Fernand Alcatorre, résidant rue Iberville, entre les rues Royale et Bourbon, et ont emporté un graphophone et 20 disques d'une valeur totale de \$1. La gardienne du Capital Camp Club était absente au moment du vol.

Deux noirs, Eddie Howard et Ernest Bernard, ont dérobé un demi-sac de sucre et un flacon de gin, à M. Adolph Grossman négociant en gros de denrées coloniales, 523 rue Magazine. Le couple de détraqueurs a été mis à l'ombre.
 On a volé, à Mme J. S. Otis, 1021 rue Audubon, \$16 de bijoux et \$8 en numéraire. Un jeune noir, Octave Weston, domicilié, 4716 rue N. Robertson a été arrêté comme auteur présumé du larcin.

Mort de M. Raoul E. Gendron.
 Raoul E. Gendron, mortellement blessé il y a deux jours d'un coup de revolver, est mort hier à 7 heures du soir à l'hôpital de la Charité. Pen avant sa mort, il a déclaré au détective James Glynn que le nommé Helmer avait fait feu sur lui sans provocation de sa part, et qu'il ne savait pas exactement pourquoi Helmer avait tiré sur lui. Helmer a été aussitôt écroué sous l'inculpation de meurtre.

Tracas maritimes.
 Les propriétaires de steamers, sont en ce moment dans un grand tracas. Les armateurs qui gagnent actuellement 75 dollars par mois, demandent une augmentation de gages, soit à 90 dollars par mois. Plusieurs vapeurs se sont vu sous l'obligation de retarder leur départ, à cause de la rareté de débardeurs.

PRIX RÉDUITS
 via
NEW ORLEANS
GREAT NORTHERN
RAILROAD
FRANKLINTON, L.N.E.
 A cause de
LA FOIRE DE
PAROSE WASHINGTON
OCTOBRE 19-21, 1916
 Prix réduit à un et un tiers
Aller et Retour
DATES DE VENTE
 Octobre 18-21, 1916
RETOUR LIMITE A
 Octobre 22, 1916
FETE SCOLAIRE
 Vendredi, 20 octobre
\$1.50 ALLER ET RETOUR
 De la Nouvelle-Orléans à Franklinton et retour
 Pour plus amples indications s'adresser aux agents des billets, ou téléphoner Main 488.

Informations Belges
 (Communiqué à l'Abéille par M. L. de Wael, consul général de Belgique à la Nouvelle-Orléans.)
Le patriotisme belge racornu et avoué par un correspondant allemand.
 Un correspondant bruxellois de la "Deutsche Wochenzeitung fur die Niederlande und Belgien" (27 août 1916) adresse à cette revue une lettre, dans laquelle il écrit l'état d'esprit des Belges et en particulier des Bruxellois, restés sous le joug allemand.
 "Ainsi que vous m'en avez prié, dit le correspondant, je vous donne volontiers un aperçu de l'état actuel des choses à Bruxelles. Selon le point de vue, il a beaucoup ou peu à dire sur ce sujet. Maints représentants des journaux allemands à Bruxelles — et vous supposez bien qu'il en est beaucoup — peignent le tableau en rose et souvent n'ont pas un souci exagéré de l'exactitude des faits qu'ils rapportent. Il se peut qu'ils agissent ainsi dans la meilleure des intentions, mais il vaudrait mieux, cependant, qu'on entendit en Allemagne la vérité complète. Je vais essayer de vous la dire.
 "L'état d'esprit à Bruxelles est plus défavorable que jamais, même pour nous, Allemands installés depuis longtemps et qui devrions être absolument férés à glace, contre cette hostilité; elle est parfois insupportable. Je ne conseille à personne qui n'y est pas obligé de venir ici. Cela ne lui occasionnerait que des frais et des impressions désagréables. J'ignore ce qui justifie cette attitude des Bruxellois. Ils ont la conviction que les Alliés progressent et feront prochainement leur entrée dans la capitale, avec Albert à leur tête. Leur conduite à l'égard des "Boches" est conforme à cette conviction. Ils lisent naturellement les journaux hollandais, les rapports d'armées "conformes à la vérité" des Français et des Anglais, tandis qu'ils ne lisent les bulletins allemands que dans la forme officielle, selon eux "non conforme à la vérité"; c'est ainsi qu'ils se forment leur jugement particulier. On croit, naturellement, les choses dont on désire la réalisation; or, la sympathie en faveur des Alliés croît dans une mesure effrayante. Cela, nous autres, Allemands, nous le supportons de moins en moins et c'est ainsi qu'avec les Belges de nos amis (les longues années de travail passées ici, nous ont acquis, même parmi eux, des amis qui... voudraient séparer la personne de la cause) nous devons nous borner à parler de choses neutres, du beau temps, de relations de famille, du beau passé et — à peine, et certainement avec hésitation — de l'avenir. Ce faisant, on évite de se blesser mutuellement.
 "Mais reportez cela maintenant sur le Bruxellois authentique, sur celui qui d'un jour à l'autre — et ce, depuis près de deux ans — attend avec une absolue certitude l'entrée du roi Albert à la tête des Alliés, par la porte de Schaerbeek, dans sa fidèle capitale. Cette idée, ils ne l'abandonnent pas. Elle est devenue une idée fixe sur laquelle on s'acharne à fond au Parc de St. Gilles et en d'autres endroits. C'est là que se rencontrent les "conjurés", pour la plupart des gens bien innocents, que la police n'importune pas et c'est là qu'ils se confient mutuellement leurs secrets. Inutile de dire que la vieille "zwanne" bruxelloise joue ici un grand rôle. Les "faits" les plus incroyables y sont racontés d'un ton si convaincant, qu'il est tout à fait impossible d'en douter. Au Parc de St. Gilles, on discute aussi l'avenir de la "Plus grande Belgique". C'est là que se réunit le "Zwanne-gouvernement" qui veut faire une vive concurrence à celui du Havre et lui enlever la direction des affaires. Mais tout aboutit toujours à la victoire certaine des Alliés. En douter serait montrer qu'on est mûr pour la maison d'aliénés."

La question des submersibles allemands.
 Les Allemands ont, à coup sûr, une mentalité très spéciale, essentiellement réfractaire aux principes les plus élémentaires de la discrétion. Ils commettent, à l'égard des nations neutres, même de celles qu'ils auraient le plus d'intérêt à ménager, des gaffes surprenantes. Il est incontestable qu'en matière de commerce, nous sommes de leurs meilleurs clients. Les Etats-Unis sont littéralement encombrés d'articles "made in Germany", puisque nous nous plaignons dans la culpabilité de dépendre d'eux, pour une multitude de nos nécessités. Il est certain qu'une fois la guerre terminée, ils compteront sur l'argent américain pour remplir leurs coffres. Toutes ces considérations n'ont pas empêché l'Allemagne d'envoyer un de ses submersibles couler, à quelques milles de nos côtes, les navires suivants: le "Stefano", le "Shattdone", le "West Point" et le "Kingston", battant pavillon de la Grande Bretagne; le "Bloomersdyk", navire hollandais, et le "Christian Knudsen", navire norvégien. Ce submersible, que l'on croit être le U-53, s'était ravitaillé à Newport la veille de cet exploit.
 Il n'y a que des cerveaux Allemands pour imaginer établir le blocus d'un pays comme le nôtre et prendre ses ports pour centre de ravitaillement. C'est une cynique impertinence. Ces mêmes Allemands trouvent, aux Etats-Unis, des gens qui les portent aux nues, en font des héros et sont disposés à faire l'impossible pour leur plaisir.
 Admettons que ce soit un cas absolulement imprévu, qu'aucune loi existante ne suppose à ce que des navires belligérants d'une nation avec laquelle on n'est pas en état de guerre viennent bloquer vos ports, paralyser votre commerce et puis, dès qu'ils sont trop pressés par l'ennemi, y chercher refuge. Personne n'avait jusqu'ici rien imaginé de semblable. C'est la "kultur" qui a trouvé ce summum de l'indiscrétion et de l'audace. Il semble qu'il y aurait tout de même un parti à prendre là-dessus. Nous ne pouvons, vraiment, consentir à voir notre trafic maritime entravé du jour au lendemain, et nous y résigner placidement. Il paraît que ce ne serait là que le début de l'aventure, et que l'Allemagne nourrirait le dessein d'ancrer la flotte de navires marchands, qui depuis le début des hostilités, transportent des Etats-Unis et du Canada, aux Alliés en Europe, du matériel de guerre, des munitions et des approvisionnements. Une flottille de submersibles, stationnée aux détroits de la Floride, et sur les côtes de l'Atlantique, tenterait incessamment d'entraver notre commerce, ce qui équivaldrait au blocus intégral des ports de Galveston, de la Nouvelle-Orléans et des ports de l'Atlantique. Un dit qu'il existe, sur un point de la côte orientale des Etats-Unis, une excellente base de ravitaillement pour les submersibles Allemands. D'après certaines rumeurs, l'ambassadeur Gérard ne serait revenu que dans le but de mettre le gouvernement au courant d'une campagne qui aurait pour objectif la destruction de tous les navires marchands et de transport par des submersibles; de manière à rendre impuissants les secours des incidents pareils à ceux du "Lusitania", de l'"Arabie" et du "Sussex". L'ambassadeur aurait accepté la délicate mission d'amener les Etats-Unis à tolérer ces nouveaux forfaits, et à s'y montrer indifférents.
 Espérons que l'Allemand sera impuissant à imposer silence à nos consciences, et que la nation qui a su donner pour idéal la défense du faible, qui a manqué malheureusement, une première fois, lors de la

Quand les nerfs sont agacés
 L'insomnie, l'abattement, et les nerfs qui se révoltent, sont, nous le savons, un indice que les aliments ne sont pas absorbés dans les intestins et y forment des acides qui à leur tour causent l'inflammation des membranes et leur font créer des fluides acides et malsains. Ces acides passent dans le sang, et agacent les nerfs.
 Afin de rétablir les nerfs, il faut, d'abord, remettre la digestion en état, guérir l'insomnie, se débarrasser des aliments imparfaitement digérés, et permettre à la nature s'occuper du reste.
 Peruna est le tonique idéal dans ces occasions. Il agit légèrement laxatif il élimine les déchets, fait disparaître l'inflammation, ramène la digestion, et de ce fait, équilibre le système nerveux et lui permet de fonctionner normalement. Le sang est alors purifié, les nerfs sont effacés, nous nous sentons mieux, et le calme nous revient.
 Les pastilles de Peruna sont plus commodes que le remède liquide.
 Manilla est un laxatif idéal. Il devrait être toujours à la main pour combattre les premiers symptômes de constipation. Les pastilles de Peruna sont d'un goût agréable, et se prennent avec du thé ou du lait.
 The Peruna Co., Columbus, Ohio.

Mlle ANNA VECCHINI,
Soprano Soliste d'Opéra,
Chaque Soir au
ROYAL CAFE,
Hôtel Cosmopolitan.

"Guérie"
 Mme Jay McGee, de Stephenville, Tex., écrit: "Pendant 9 ans, j'ai souffert de maux particuliers aux femmes. J'avais des maux de tête, et des douleurs dans mon dos, etc. Je souffrais tellement que je me croyais mourir. A la fin, je me suis décidée à prendre Cardui, le tonique pour la femme, et j'ai été soulagée immédiatement. Le traitement complet ne m'a pas seulement soulagée, mais m'a guérie."
PRENEZ LE VIN DE Cardui
LE TONIQUE POUR FEMMES
 Cardui soulage les maux des femmes parce qu'il contient des ingrédients qui agissent spécifiquement, c'est pendant doucement sur les organes affaiblis de la femme. Alors, si vous vous sentez découragée, mal à l'aise, incapable de vous occuper de l'entretien de votre condition, essayez de vous débarrasser et donnez au Vin de Cardui un essai. Il a soulagé des milliers de femmes — pourquoi pas vous? E71

FEUILLETON DE L'ABÉILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
 (Commencé le 14 octobre)
Le Roman d'une Mère
 Par **Maxime DUROSIER**
 Claire se rapprocha tout près du jeune homme; le cœur oppressé, la poitrine haletante, elle se pencha pour murmurer à son oreille:
 — Jean, pourquoi ne me dites-vous pas que vous m'aimez?
 Un gros sanglot étouffant la gorge de Margy; un immense désespoir se peignait sur sa physionomie.
 — Parce que vous êtes trop riche, ma chère, et que je suis pauvre. Je ne veux pas avoir l'air de courir après votre fortune, je vous adore pour vous, je vous voudrais sans le sou, comme moi, et je croirais trouver votre père pour lui demander votre main. Il n'aurait pas le droit de me le refuser. Je suis jeune, travailleur, j'arriverai, car je le veux; travailler pour la femme a une haleine et double les forces. Ah! mais serions-nous bien heureux!
 — Vous pouvez m'être, Jean, nous ne

devons, le bonheur passe près de nous, ne le laissons point s'éloigner, il ne reviendrait pas.
 — Non, Claire, le monde est méchant; demain, l'on dirait que je suis un intrigant, vous épousant pour votre dot.
 — Et après, le grand mal à cela, mon pauvre Jean? ça se voit tous les jours; les filles sans dot, vous le savez comme moi, ne se marient jamais ou bien rarement. Nous serons heureux, car nous nous aimons, et l'amour, voyez-vous, quoiqu'on en ait dit, est encore le plus sûr gage d'union dans le mariage. Ne vous occupez pas des autres, ils parleront, ils jaseront, que nous importe? nous serons heureux, n'est-ce pas, Jean? voulez-vous être heureux... avec moi!
 — Un nuage barra soudain le front du jeune homme.
 — Claire s'en aperçut; anxieuse, elle interrogea:
 — Eh bien?
 — Votre père, mon pauvre amie, nous l'avions oublié, voudrait-il, lui? ne rêve-t-il pas pour vous un mari riche, titré?
 — Riche non, noble peut-être. Cela ne m'effraye pas, il a pour moi une grande tendresse, ce bon papa, il ne m'a jamais rien refusé, même mes caprices les plus fous; pourquoi se montrerait-il plus sévère?
 — Il sera heureux, au contraire, de ma joie, de mon bonheur; ah! vous ne le connaissez pas! Quand sa Claire est contente, il est content, et quand elle est triste, il est triste. Oh! nous nous aimons bien tous les deux. Si, parfois un vi-

lain pli triste tend sa bouche, je n'ai qu'à l'embrasser, à lui parler de moi, à l'instant il chasse ses pensées noires, il redevient gai, pour ne songer qu'à la nouvelle folie dont il pourra bien me gâter. Lui! refuser de me rendre heureuse, ah! jamais.
 — Quelle oppression vous m'enlève de la poitrine, ma chère adorée; dès ce soir j'irai trouver M. Bruguemond et je lui dirai...
 — Non, Jean, pas encore, vivons ainsi quelque temps, ce sera si bon, ce secret à deux, personne ne le saura; nos âmes seules seront dans la confidence. Vous avez mille prétextes pour venir au château, au besoin, on en invente; retardez donc votre voyage et venez tous les jours, le matin on dort ici; nous nous promènerons comme aujourd'hui sous ces beaux arbres, nous parlerons de notre avenir, de nos espérances, et plus tard, nous nous souviendrons avec plaisir de ces instants bénis où le cœur se livre pour la première fois; ces heures-là ne se retrouvent plus mon ami.
 Jean salua par la main de Claire.
 — C'est entendu, ma reine, vous avez parlé, je me soumetts, j'attendrai vos ordres pour agir. Mais ne tardez pas trop, ma bien-aimée; je ne sais pourquoi, je sens comme un malaise qui m'empêcherait d'être complètement heureux; si c'était un pressentiment...
 — Enfant! est-ce vous, un homme grave, qui me dites cela sérieusement. Ne craignez rien, et jouissons de la vie tranquillement; elle nous sera douce, vous verrez, mon Jean, mon mari.

Claire se rapprocha du jeune homme avec un mouvement charmant et plein de pudeur, elle lui dit:
 — Allons, embrassez votre petite femme et aimez-la toujours bien.
 Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser ardent où ils mirent leur cœur pendant qu'un couple de fauvelles effarouchées voltigeaient en piaillant au-dessus de leur tête.
 Cela dura plusieurs semaines, chaque jour les deux amis se réunissaient pour cette promenade solitaire; cette causerie, faite de mille riens charmants, leur était chère, Claire ne se pressait toujours pas de vouloir terminer cette idylle devenue douce à tous les deux.
Le rêve de Bruguemond.
 Le marquis de Beauséjour continuait ses visites aux Tourelles; tout lui était prétexte pour venir serrer la main aux Bruguemond; c'était une partie de chasse, un renseignement, un chien à emprunter, etc.; très bien blé, d'une correction parfaite, il trouvait à chaque visite l'occasion d'adresser une flatterie à Mme Bruguemond et un hommage discret à Claire.
 L'ex-négociant ne se tenait pas d'aise, un marquis fréquentant sa maison, quelle joie! Marie se glissait à cet homme si charmant, voir sa fille devenir marquisel tel était le rêve qu'il caressait; le soir, sa femme et lui finissaient là-dessus de beaux projets.

Ils se montraient prévenants, empressés pour leur voisin, le retenaient à dîner, débouchant pour lui leur vieux vin et leur meilleur cognac.
 Beauséjour se laissait gâter et il vivait heureux; ses affaires marchaient au gré de ses desirs; il avait endoctriné les Bruguemond, il était sûr maintenant de leur consentement d'être avec reconnaissance qu'ils lui accorderaient la main de leur fille.
 Le soir, après un joyeux souper au château, il soupirait bien un peu et se retrouvait chez lui en tête à tête avec la gêne. Ses créanciers devenaient pressants, menaçaient de l'expulser de cette petite propriété où il venait pendant l'été faire des économies et causer sa misère. Une rage froide s'emparait de lui, il maudissait la vie, se traitait de lâche, lui, un Beauséjour, pour n'avoir pas le courage de s'inscrire deux balles dans la tête et de finir tout de suite cette existence humiliante.
 Mais l'ama de la jolie Claire passait devant ses yeux et le calmait. "Elle est belle et elle est bonne, songeait-il; combien la vie serait douce, passée près de cette charmante enfant!"
 — Elle est riche surtout, se disait alors le marquis avec colère; ne vais-je pas faire du sentiment, à mon âge? mes cheveux se font rares et les rides viennent. On prétend, je le sais bien, que le cœur n'en a pas, mais bêtises tout cela, inventées pour consoler les vieux. Ah! si l'on pouvait recommencer sa vie à vingt ans, avec l'expé-

rience de la quarantaine, quelle société sage nous aurions!
 Le marquis, tout pensif, venait de s'accouder sur le balcon de pierre de sa fenêtre. Il demeurait rêveur, le regard perdu au loin, sur le château de Bruguemond; il que l'on apercevrait au milieu d'un bouquet de verdure. La nuit était fraîche, il pleuvait très fort, les gouttes d'eau, en tombant sur la terre durcie par l'été, avaient un petit bruit triste.
 Beauséjour interrogea encore une fois le ciel; de gros nuages noirs le touchaient d'encre, la pluie redoublait.
 — Allons, tant pis, fil-le; je n'irai pas ce soir aux Tourelles; Bruguemond, qui m'attend pour sa partie de whist, sera désolé, mais le temps est vraiment trop mauvais. Si encore j'avais une voiture, je pourrais me risquer; mais courir les routes à cheval par une nuit semblable, impossible; je foudraies en chemin. Ah! c'est contradictoire. Que vais-je faire?
 Le marquis souleva son domestique, se fit donner de la lumière et commanda qu'on lui apportât un peu de feu.
 Cette soirée d'automne était fraîche, et Beauséjour pensait qu'une bonne flamme échaufferait sa chambre et le rendrait moins triste, car il était ennuyé, manqué, ne sachant comment passer son temps jusqu'à l'heure du coucher. Il prit un livre, essaya de lire, mais sa pensée s'envolait ailleurs; il finit par repousser le roman loin de lui; il voulut écrire et s'arrêta, complètement près de sa table;